

Chapitre 19 - Le tombeau vide :

La myrrhephore pénitente



Salomé, nous avons été renvoyées à notre solitude !

- Après qu'on nous ait volé l'amour... C'est ignoble ! Aux heures de souffrance, d'agonie et de mort de Jésus, ils se sont éclipsés, par peur et par lâcheté ; aujourd'hui ils le croient ressuscité, puissant, désigné par Dieu pour juger les hommes et détruire le monde, alors ils refont surface en espérant partager le butin avec lui ! Ils nous ont volé l'amour de Jésus qui continuait à illuminer nos cœurs, ils se sont comportés comme des allumeurs de candélabres qui, par crainte de se brûler, éteindraient leur torche. Notre cœur n'est plus qu'une mèche qui se consume sans flamme.

- Crois-tu qu'ils ont pu nous priver de l'amour ? Ils ont caché la flamme, mais le feu dont Jésus voulait embraser la terre est toujours vivace en nous. Tu as raison : ils sont devenus bavards et téméraires, savants en Écritures mais arrogants. Et l'amour ? De l'amour ils ne répandront que la parole !

- Oui, Maria, le feu de l'amour est

toujours en toi : tu es brûlante ! Aurais-tu la fièvre ? Elle a passé sa main fraîche sur mon front.

- Non, peut-être suis-je malade d'amour ! Je souffre moins de l'humiliation qu'ils m'ont infligée que de l'outrage fait à Jésus. Je leur ai bien dit : Judas a été plus franc et plus conséquent ; il a trahi Jésus par refus de se soumettre à l'amour, eux se soumettent en apparence à Jésus mais trahissent son amour. Ils l'ont fait sortir du tombeau pour l'ensevelir aussitôt, comme une relique dans le corps d'une idole. J'en suis attristée et écœurée. Le tombeau n'a livré d'autre signe que sa vacuité, afin que Jésus puisse vivre en nous à travers nos gestes d'amour quotidiens.

- Essayons de ne pas trop nous tourmenter. Même dans le brouillard, notre cœur est toujours aussi ardent, mais il y a trop d'effervescence dans ta tête ! Repose-toi, donne libre cours à d'autres pensées. Tu étais seule au tombeau, et cependant tu as été transportée dans un jardin sous les traits de l'épouse du *Cantique des Cantiques*. Dors, tu en as grand besoin ! Quant à moi, j'irai retrouver

Simon et Joseph qui doivent, comme nous, chercher Jésus dans leur cœur puisqu'ils ne l'ont pas trouvé dans le tombeau.

Salomé m'a aidée à m'étendre sur des coussins, a déposé un baiser sur mon front et m'a quittée. « Elle est merveilleuse, elle parvient sur le champ à prendre ses distances avec ce qui la chagrine, attirée par le bonheur comme une abeille par le parfum d'une fleur ». Je l'accompagnais en imagination sur le chemin qui l'amenait chez Simon et Joseph mais n'arrivais pas à chasser l'image que Jacques avait donnée de moi : je n'étais que Gomer !

Jacques s'était toujours montré réservé, mais jamais je n'aurais imaginé que son aversion atteindrait un tel paroxysme. Je l'avais rencontré la première fois à Capharnaüm, où il s'était rendu avec ses frères et Maria pour ramener chez eux Jésus qu'ils croyaient fou. Petit, trapu, le regard sévère, il se montrait quelque peu misanthrope et méfiant à l'égard de tout acte ou de toute parole qui l'auraient écarté du respect de la Loi. À ma grande surprise, il s'était mis à nous fréquenter et même, plus tard, à faire partie de la suite de Jésus. Il m'avait toujours manifesté du respect, mais je n'avais jamais eu avec lui de conversation intime, que d'ailleurs il semblait redouter... Pour être franche, je dois reconnaître que je ne

l'avais jamais vraiment souhaité. Aussi n'avais-je jamais su ce qu'il pensait de mon mariage avec son frère. À présent tout était clair : pour lui mon mariage avec Jésus n'était que la répétition de celui d'Osée et de Gomer. Je n'étais ni Ruchama, ni même Lo-Ruchama, mais Gomer, la prostituée à qui Jésus s'était lié pour confirmer l'infidélité d'Israël !

Les autres disciples, écartelés entre leur dévouement envers Jésus et leur attachement à la Loi, remuaient sans doute les mêmes pensées. Ils avaient dû faire violence à leurs sentiments pour reconnaître ma fonction dans la prédication du message de Jésus, mon rôle de « myrrhephore », de femme porteuse de la myrrhe, d'allégorie de sa mort.

Je me suis assoupie. En rêve, serrant toujours le vase d'albâtre dans mes bras, j'accompagnais Céphas et les autres qui annonçaient la parole. J'entendais Céphas dire : « Le jour du Seigneur viendra comme un voleur. Alors les cieux passeront avec fracas, les éléments embrasés du monde se dissoudront, la terre et les œuvres qu'elle renferme seront consumées. Le Christ, que vous avez espéré ou craint, viendra à l'instant juger les vivants et les morts ». Une grande foule l'écoutait ; des hommes et des femmes se mirent à le suivre, les femmes à sa gauche, voilées et en larmes, les hommes à sa droite, se

frappant la poitrine et déchirant leurs vêtements.

Céphas continuait : « Femmes, que chacune de vous se soumette à son mari ! Ne revêtez pas la parure de cheveux tressés, d'ornements d'or et d'habits précieux, mais celle, cachée et intime, de votre cœur ». Et, se tournant vers les hommes : « Frères, montrez de la sagesse dans vos rapports avec vos femmes comme avec un sexe plus faible : honorez-les, car elles doivent hériter avec vous la grâce de la vie. Soyez soumis, à cause du Seigneur, à toute autorité établie parmi les hommes, au roi comme au souverain, au gouverneur comme à ceux qu'il envoie. Craignez Dieu, honorez le roi ! »

J'étais parmi ces hommes et ces femmes, toute nue, recouverte seulement par mes cheveux, qui descendaient jusqu'aux pieds. J'avais, avec mon baume, les yeux vers le ciel. Une voix déclarait : « Frères et sœurs, voyez la Madeleine pénitente dont Jésus a chassé les sept démons qui tentent et souillent la femme depuis les origines : la séduction et la prostitution, l'envie et la jalousie, la cupidité et la vanité, le plaisir de la chair. Ce baume est celui qu'elle a répandu sur le corps de notre Seigneur, en signe de repentance et pour préfigurer sa mort. »

Ces paroles m'ont fortement ébranlée, car la voix avait évité de prononcer mon nom, Maria, « l'ai-

mée » ; elle indiquait seulement mon origine : la prostituée de Magdala, l'image de la femme soumise à la pénitence en vue de son salut. Mes mains tremblaient ; des gouttes de myrrhe coulaient sur mes doigts. En voulant retenir le couvercle du vase, j'ai secoué mes cheveux et mes seins sont apparus dans la lumière. Prenant le vase de la main gauche, j'essayais de maîtriser mes cheveux de la droite, mais ils découvraient d'autres parties de mon corps, mes cuisses et mes hanches.

Dans ma confusion, je ne savais quelle attitude adopter. Je sentais des regards voraces m'assaillir, les femmes se détournaient avec mépris : « C'est honteux ! Ce ne sera toujours qu'une pute ! » Les hommes m'épiaient, lubriques, dans l'espoir de surprendre ma nudité. Jacques vint vers moi et me lança, outré : « Femme, tu ne peux pas porter ce baume de repentir sans reconnaître publiquement tes péchés. Ah, c'est vrai ! Le Seigneur, pour t'éprouver et nous éprouver nous-mêmes, a laissé en toi le démon du plaisir de la chair. Retire-toi au désert pour échapper au feu de la Géhenne !

« Que le soleil dessèche ta peau, et qu'elle devienne sèche et terne comme celle d'un mouton !

« Que les larmes saccagent tes yeux, pour y éteindre tout regard séducteur !

« Que tes lèvres se craquellent sous la chaleur et la soif !

« Que tes seins se fripent et se ratati-

nent comme des outres vides !

« Que tes jambes soient décharnées,
comme des arbustes broutés par les
chèvres !

« Que la blessure du péché ôte en toi
toute trace de beauté !

« Que ta chair soit anéantie, pour
que renaisse ton esprit !" »

Serrant sur ma poitrine le vase de
parfum, je me suis enfuie. Tous se
tournaient vers moi, hurlant et me
lançant des pierres. Parvenue à l'o-
rée du désert j'apercevais, loin der-
rière, ce long cortège soulevant,
comme un troupeau, un épais nuage
de poussière. Des voix, mêlées de
lamentations, s'en élevaient : « Aie
pitié de nous, Seigneur, car nous
sommes des pécheurs. Épargne-nous
le feu du jugement. »

Tandis que je m'éloignais, ces jéré-
miades s'estompaient dans le loin-
tain. Où étais-je à présent ? Pas en-
core au cœur du désert : des touffes
d'arbustes s'égayaient sur le sol, des
sentiers incertains laissaient encore
quelques traces. La terre aride s'é-
tendait au-delà des rochers, sous des
plaques de sable et quelques dunes.
Je n'éprouvais aucune frayeur, je me
sentais même soulagée car j'étais
délivrée des regards de mépris et de
haine, de ces yeux de chair qui trans-
perçaient mon corps pour surprendre
mon intimité.

« Me voilà seule, je peux faire
pénitence maintenant. Mais com-

ment ? Jeûnerai-je ? Mais pour jeû-
ner, il faudrait pouvoir disposer de
nourriture, en ce lieu c'est dérisoire !
Revêtirai-je alors le sac ? Où le trou-
ver ? Je suis nue ! La chaleur du jour
et le froid de la nuit, la pluie et le
vent, le sable et les cailloux se char-
geront de m'écôrcher et de me fouet-
ter jusqu'au sang ! Alors, ne dois-je
rien faire et attendre les mortifica-
tions que Dieu me fera subir par les
forces de la nature, comme aux ani-
maux et aux plantes ? Me voici re-
devenue cet être dépouillé, livré aux
humeurs des éléments ! Quant au
châtiment de mes fautes, il est, com-
me la vie, le privilège de Dieu, qui
dans un même geste d'amour répri-
me et fait vivre. »

Une pensée me rendit folle de
joie : j'étais sans péchés ! Dieu les
avait enfouis au plus intime de Lui-
même, restant fidèle à l'amour dont
Il avait investi sa créature. Radieuse,
je me suis mise à danser sans rougir
de moi-même. D'où venait cette sen-
sation nouvelle ? Parce que personne
ne pouvait me surprendre ? Alors
pourquoi, faisant pour la première
fois l'amour avec Jésus, avais-je rou-
gi de ma nudité ? Cette sensation de-
vait resurgir du tréfonds de mon être,
de la toute première enfance, à la
sortie du sein maternel. Me retrouver
ainsi en lisière du désert montrerait-
il mon retour à la condition originel-
le de l'existence ?

J'avais en effet, non pas avec
la naïveté de l'enfance, mais les

yeux émerveillés par les couleurs, un sourire éclatant au bord des lèvres. J'exprimais par un chant les mouvements de mon cœur. Les bruits de la nature et les jeux de la lumière sur les choses éveillaient en moi les émotions les plus subtiles. J'errais sans repères précis, quand un flux de chaleur venu du désert enfiévrâ le revers de ma main tendue, tandis qu'une brise humide et fraîche venue de la plaine en caressait la paume. Je m'engageais dans le sens de la brise, gravissant de petites dunes, attirée par le bruit de l'eau. Pressant le pas, j'atteignis la rive d'un fleuve qui serpentait parmi les rochers.

Un parterre de fleurs s'avancait jusqu'au bord, tandis que des abeilles butinaient dans une ronde bourdonnante. « Des abeilles, les ruches ne sont pas loin ! » En effet, au creux d'une roche, j'en découvris une, gavée de miel. J'en détachai un rayon que je portai à ma bouche. Il était doux, mais un peu âcre et sauvage. Occupées à butiner, les abeilles ne m'ont pas importunée. Après m'être rassasiée, accroupie au bord du fleuve, j'humectai mes lèvres de son eau pure et fraîche, puis me désaltérai avidement. Alors, une envie voluptueuse me prit de plonger dans ce courant, qui emporta la poussière et la sueur qui avaient souillé mon corps. En même temps mon âme paraissait purifiée, elle aussi, car j'étais libérée de toute détresse. Sortie de l'eau, je me suis allongée sur le sable, laissant mes

longs cheveux former sous moi un doux coussin. Le soleil chatoyait, faisant étinceler les gouttelettes sur ma peau.

Le doute était-il encore permis ? J'étais revenue au moment des origines, à l'instant de la création d'Adam. Comme lui, Dieu m'installait dans un jardin de délices, Il allait ouvrir une nouvelle page de Son Livre. Dans un premier temps, Il avait formé Adam pour en extraire Ève, selon le désir de son rêve ; maintenant, à travers la parabole de ma vie, la femme occupait l'espace et l'homme devenait le fruit de son désir. Ni premier, ni second, l'un et l'autre étaient désormais parfaits dans leur complétude. En cette double page, Dieu modelait l'homme avec la pensée de la femme, et faisait surgir la femme avec le souci de l'homme : l'homme et la femme, double éclat de Son image unique ! Dans leurs fantasmes, l'homme et la femme rêvent l'un de l'autre selon l'image que Dieu s'est faite d'eux au moment de leur création.

Cette pensée m'enthousiasmait ! Dieu aime aussi la femme et, par cet acte d'amour, devient lui-même féminin. Consciente de vivre un moment de ravissement, un désir impérieux me prit d'imaginer comment Dieu pouvait m'apprécier. Toujours étendue, les épaules bien calées contre un tertre douillet, j'avais libéré ma chevelure qui ondulait sur mon corps comme un voile.

Je m'observais à travers ce voile. Ma peau, qui avait perdu de sa souplesse et de son éclat, paraissait brillante et légère. Mes seins affaissés avaient retrouvé leur fermeté. Mes hanches ne ressentait plus les longues marches, ni le poids des corbeilles et des lourdes cruches pleines ; pas encore altérées par les grossesses, elles avaient conservé leur galbe élégant. Mes jambes se dressaient, menues comme des colonnes d'ivoire. Je ne me repensais pas des soins dont j'avais entouré mon corps, au contraire je les trouvais indispensables à maintenir en lui l'image de Dieu.

Le désert ne me séquestrait plus : la terre originelle épanouissait mon être. En me submergeant de nouveau de son amour, Dieu m'avait entièrement purifiée. En moi la femme majeure recouvrait son nom, Maria l'aimée, et renaissait de la pécheresse indigne. Un homme, quelque part, pourrait ainsi rêver de moi, puisque Dieu venait de rétablir ma beauté première que je redécouvrais à pré-

sent. Mais parviendrait-il à percer l'intimité de mon nom ?

Ainsi défilaient mes pensées, quand une voix me rejoignit : « Maria, Maria ! » Je me réveillai. Salomé se trouvait près de moi.

- Ma belle amie, quel temps as-tu mis pour te rendre chez Simon et y rencontrer Joseph ?

- Je n'en ai pas la moindre idée ! Une heure, peut-être ?

- Seulement ? Je t'ai suivie depuis ton départ, et j'ai cru marcher de longs jours, presque des années ! Avec mes condisciples j'ai visité des villes et traversé le désert pour retrouver les origines de mon existence, près du fleuve de l'oubli et de la nouvelle naissance.

- Moi, je n'ai pas traîné ! J'ai trouvé Joseph dans le jardin. En me voyant, il m'a dit : « Salomé, j'ai beaucoup pensé à vous et j'ai été très peiné des duretés que les disciples ont infligées à Maria ; je vous rejoins de suite. »